

1500 KILOMÈTRES VERS COMPOSTELLE

Journal d'un pèlerin misanthrope

OLIVIER CHARTIER

Olivier Chartier

Journal d'un pèlerin misanthrope

1 500 kilomètres vers Compostelle

© Olivier Chartier, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-8015-7

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Pour Armelle, qui a fini par accepter mon départ.

Et toi qui me suis en rampant
Dieu de mes Dieux morts en automne
Tu mesures combien d'empans
J'ai droit que la terre me donne
Ô mon ombre, ô mon vieux serpent

Au soleil parce que tu l'aimes
Je t'ai menée souviens-t'en bien
Ténébreuse épouse que j'aime
Tu es à moi en n'étant rien
Ô mon ombre en deuil de moi-même.

Guillaume Apollinaire, Alcools

Partir c'est avant tout sortir de soi, briser la
croule d'égoïsme qui essaie de nous
emprisonner dans notre propre moi.

Dom Helder Camara

Sans compter que l'occupation de mon
temps allait devenir plus rigolote et
stimulante que celle consistant à vivre ma
vie de tous les jours. Il n'y a pas de petits
profits.

Bmore

Prologue

Gardez ça en tête : le voyage ne commence pas au moment où l'on pose le premier pas sur la route. C'est un processus bien plus long, qui prend ses racines dans une histoire parfois très ancienne, mais ça, personne ne le sait au moment de partir, en tout cas pas moi.

D'ailleurs, je ne savais pas grand-chose à la veille de faire mes premiers pas. Pas même vraiment pourquoi je partais.

La veille du grand jour, trivialement (je me brossais les dents), je me suis rencontré dans le miroir, pas vraiment à mon avantage, alors j'ai fait un pas de côté pour regarder par la fenêtre. On ne voyait rien d'autre que la forêt par une nuit sans lune, c'est-à-dire un rien profond, par-dessus lequel se baladait encore mon reflet sur la vitre, en caleçon, le ventre un peu trop gras et les épaules tombantes. Décidément, impossible d'échapper à moi-même. Je me suis imaginé dehors, le lendemain, dans cette forêt angoissante, recroquevillé dans mon hamac, loin de la couette moelleuse où j'allais me blottir dans quelques instants, à la merci des animaux dont c'est le domaine plus que le mien, moi qui n'ai jamais dormi de ma vie hors d'un lit. Et je me suis vraiment demandé ce qui m'était passé par la tête d'annoncer mon départ pour Compostelle à tout le monde, amis et famille, brûlant ainsi mes vaisseaux pour ne pas me laisser le choix de renoncer.

Peut-être que j'avais trop de colère, trop de gens à fracasser contre un mur. Cette blonde anorexique et perverse, ce vieux mâle blanc sexiste et méprisant, ces enfants mal élevés et leurs parents qui courent en criant, ce moustachu malhonnête, ces cadres en Harley Davidson qui se prennent pour des rebelles en faisant trembler les vitres, ces hargneux du métro, ces tristes hommes creux si contents d'eux... J'en passe, ils étaient une armée. La vie m'agressait et je le lui rendais bien. Je macérais dans un jus acide, toxique, délétère. J'avais tué qui j'étais à coup de colère et de rancœur, et pour me venger j'aurais bien occis la moitié de ceux qui croisaient ma route.

Il n'y avait plus assez de musique en moi pour faire danser le monde comme l'ont dit de manière assez similaire Céline et Nietzsche (je peux avoir l'air cultivé comme ça, mais Google m'aide).

Alors j'ai pris cette décision insensée à mon échelle, partir, seul, à pied, de chez moi, jusqu'à Saint-Jacques de Compostelle, au bout de l'Espagne, aux

confins de l'Europe et du monde médiéval connu, advienne que pourra. Cela s'était subitement imposé comme une urgence, étrange évidence sortie de nulle part. Quelqu'un, je ne sais plus qui, m'a demandé quand je partais. Sans réfléchir j'ai répondu 20 août, au hasard, sans savoir quel jour c'était, ni si la période serait propice au pèlerinage (coup de bol, elle l'est). Et me voilà le 19 août, à quelques heures de dire au revoir, à me demander s'il est bien raisonnable de quitter mon petit confort, ma maison, mon lit et ma famille.

Mais quand on ne se sent plus vraiment vivant, qu'est-ce qu'on a à perdre ?

Alors, puisqu'aujourd'hui on peut partir sans s'absenter, Constance et Lucie, 18 et 17 ans m'ont appris à me servir d'Instagram pour que je donne quelques nouvelles au fil des jours. Au moment d'intituler le compte, Armelle m'a dit, l'air agacé (ou triste, allez savoir), *tu n'as qu'à l'appeler olive_se casse puisque c'est ce que tu fais*. On a trouvé ça drôle, elle moins. Elle ne comprenait pas mon départ, et plus que ça, il lui faisait peur, elle y imaginait l'amorce d'une nouvelle page de ma vie dont elle serait peut-être exclue, un saut dans l'inconnu. Bref elle se demandait si elle ne vivait pas là les derniers instants d'une tendre relation de trente ans dont le fruit était deux enfants merveilleux.

Je suis parti malgré tout, et j'ai écrit, chaque jour ou presque, à mes très proches. Mon voyage est devenu un feuilleton à déguster au coucher ou au petit déjeuner (il y avait très clairement deux camps). Ces billets retracent ce que j'ai voulu transmettre au quotidien. Ce n'est pas un récit de voyage, ou alors impressionniste, par petites touches, une en haut, une en bas. On n'y croiera pas les troupeaux de moutons en transhumance qu'on croirait identiques en Navarre française et en Galice espagnole, pas plus qu'on y lira la description des paysages du chemin, sentiers tortueux, vastes routes de plaine monotones, sentes bucoliques ou trottoirs urbains, ni la visite exhaustive des églises et cathédrales pourtant sublimes qui jalonnent la route.

J'aurais pu aussi, c'était facile, raconter les confidences reçues au fil des pas. Il y avait des histoires à rire et à pleurer. Celle du pèlerin qui marche vers Saint-Jacques parce que sa fiancée a finalement préféré se faire nonne par exemple, avait un certain potentiel comique. Le rire aurait pu surgir sans trop forcer le trait. L'enfance abusée de tel autre et la larme perlait, comme elle aurait coulé sans forcer à lire le pardon que celui-ci, abandonné enfant, a accordé à ses parents maltraitants, ou celle de ce rescapé d'une tumeur au cerveau qui cherchait sur le chemin un nouveau sens à sa vie. Il y avait autour de moi des hommes et des femmes blessés et pourtant exemplaires de résilience, d'amour,

de sagesse. Mais ces confidences faites au fil des pas n'ont pas vocation à être criées au monde à peine offertes. Le co-pèlerin qui les reçoit n'en est pas dépositaire, il n'est qu'une oreille de passage.

Alors je ne peux parler que de moi, et ces mots écrits à l'étape ne sont que le reflet de mon regard sur le pèlerinage de Saint-Jacques de Compostelle, de l'extraordinaire expérience qui fut la mienne et du changement qui s'est opéré en moi au fil des pas.

Ils témoignent, j'espère, que le chemin se parcourt avec trois choses : les pieds, le cœur et l'esprit.

20 août

En rang d'oignon, ceux que j'aime le plus m'ont souhaité bonne route en souriant. Le soulagement de passer du futur au présent a triomphé de l'angoisse d'hier. Un dernier regard, puis un autre et un autre encore, et un der-des-der, c'est dur de s'arracher, et j'ai fini par ne plus me retourner en m'enfonçant dans la forêt. Me voilà sur le chemin. Simple comme un sparadrap qu'on arrache.

Maintenant que j'y suis, je peux avouer que n'ai rien lu de la littérature fournie sur la route de Compostelle, pas même Ruffin ou Paolo Coelho, les deux stars. Je n'ai pas regardé de carte, ou alors de loin, je n'ai pas préparé mes étapes. À dire vrai, je sais à peine où je vais, renseigné *a minima* par quelques tutos internet. Pour le moment cap sur Rocamadour où je rejoindrai la route balisée ; 60 km de marche, en navigant à vue les yeux sur l'écran de mon portable pour ne pas me perdre. J'ai prévu deux jours. Au fait, ne me demandez pas combien pèse mon sac, je sais juste qu'il est beaucoup trop lourd. Je l'ai su à la seconde où je l'ai soulevé. Et pourtant promis je n'emporte que l'essentiel.

La première ampoule, un magnifique ballonnet sur un orteil du pied droit, est apparue au goûter. Je me suis empressé de publier la photo pour témoigner de mon mérite mais soyez indulgents avec cette petite vanité d'aspirant-aventurier : la fin d'après-midi m'a cueillie à bout de force. J'ai trouvé un coin de forêt entre deux maisons aux jardins grillagés, et au prix d'une concentration certaine j'ai dressé mon premier bivouac (OK, je m'étais entraîné hier dans le jardin. Disons le premier en condition réelle) : hamac, tarp pour me protéger de la rosée ou de la pluie, vêtements suspendus à une corde tendue entre deux arbres, provisions de bouche hors de portée des animaux, sac à dos à l'abri : Camille m'a bien fait la leçon. D'ailleurs j'y étais bien à déguster le pâté du boucher de Salviac tartiné sur une baguette de chez Lalande, festin arrosé de l'eau tiède de ma gourde.

Pourtant c'est là que mon égo a pris une belle claque (première d'une longue série j'imagine). En ouvrant Google Maps pour savoir exactement où j'étais, j'ai réalisé qu'après cette grosse journée de marche, épuisé par mes efforts,

dégoulinant de sueur, muscles tétanisés et pieds en feu, j'ai établi mon bivouac à un jet de pierre de l'Intermarché où je vais habituellement faire mes courses d'un petit coup de voiture sans même y penser. Merci le chemin (& GoogleMaps) pour cette première leçon d'humilité. Je sens bien que je ne suis pas au bout de mes peines !